

## Recherches sociographiques



Laurier TURGEON, Jocelyn LÉTOURNEAU et Khadiyatoulah FALL (dirs), *Les espaces de l'identité*

Jacques Beauchemin

Volume 40, numéro 1, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057256ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057256ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauchemin, J. (1999). Compte rendu de [Laurier TURGEON, Jocelyn LÉTOURNEAU et Khadiyatoulah FALL (dirs), *Les espaces de l'identité*]. *Recherches sociographiques*, 40(1), 158–161. <https://doi.org/10.7202/057256ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1999

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'ensemble de ces contributions illustrent à quel point le Québec est un lieu d'expérimentations dans plusieurs domaines, par exemple la famille, la culture, l'éthique, la pluralisation de l'espace politique. On aurait souhaité cependant avoir quelques échos des débats majeurs qui ont dû animer ce colloque. En filigrane de plusieurs textes, on peut regretter cette disqualification de la rationalité économique, jamais appréhendée en elle-même, mais toujours nommée comme un va-de-soi ou réduite à la « logique de marché ». L'enjeu identitaire n'a-t-il pas aussi à voir avec les dynamismes économiques ? À l'instar d'autres domaines d'activité humaine, l'économie constitue, dans les cultures fortes, un lieu de recomposition de traits modernes et traditionnels. Enfin, il aurait été pertinent de s'attacher à éclairer les déplacements sur le plan de l'expérience religieuse chez les Québécois, autre domaine d'expérimentation assez révélateur qui a échappé jusqu'à maintenant aux excès des divers fondamentalismes et intégrismes. Cela dit, au bilan, nous trouvons devant une importante synthèse des dilemmes identitaires contemporains.

Solange LEFEBVRE

*Faculté de théologie,  
Université de Montréal.*

---

Laurier TURGEON, Jocelyn LÉTOURNEAU et Khadiyatoula FALL (dirs), *Les espaces de l'identité*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1997, 324 p.

La question de l'identité soulève un intérêt croissant depuis quelques années ainsi qu'en témoignent les nombreuses publications qui lui ont été récemment consacrées en Europe, aux États-Unis et bien sûr au Québec. L'ouvrage collectif que nous proposent les chercheurs du Centre d'études interdisciplinaires sur les lettres, les arts et les traditions (CÉLAT) de l'Université Laval s'inscrit fort bien dans le cadre de ces préoccupations. Le fait que la recherche en sciences sociales au Québec soit prolixie en la matière relève sans doute, les auteurs le soulignent à juste titre, de la situation particulière dans laquelle se trouve la société québécoise. Captive comme toutes les sociétés développées de la « tourmente planétaire », elle est de surcroît le lieu des déchirements identitaires que l'on sait et qui relèvent ceux-là de son histoire propre. Les espaces à l'identité s'attaque donc à la difficile question de la production identitaire dans les sociétés « postmodernes » dans le contexte de la mondialisation, de la réarticulation du local et du global et, plus généralement, de la crise du lien social. L'ouvrage constitue une excellente illustration du dynamisme reconnu des chercheurs du CÉLAT. Le lecteur peu familier avec les travaux de ces derniers sera impressionné par l'étendue du spectre des préoccupations.

Le projet dont se soutient le livre est ambitieux si l'on considère la définition du concept d'identité autour de laquelle il s'organise. La conception fixiste de l'identité en tant que simple héritage ou comme trésor collectif enfoui est réfutée au profit d'une définition en vertu de laquelle l'identité est « construite » et

perpétuellement dynamisée par ce que l'on pourrait appeler indistinctement et de manière non exhaustive, le déploiement des rapports de forces au sein de la société, la réactualisation de matériaux idéologiques anciens, la réinterprétation continue des figures emblématiques de la socialité (Borduas et Refus global, par exemple), l'appropriation du discours de l'autre tenu sur soi, ou encore la réappropriation rétrospective de son propre discours sur l'autre (la mauvaise conscience blanche par rapport à l'Amérindien), etc. J'aurai l'occasion de dire dans un instant que si cette définition de l'identité me paraît juste, elle demeure encore trop générale pour conférer à l'ouvrage la cohérence qui lui manque.

L'ouvrage comporte trois sections circonscrivant chacune l'un des multiples lieux de la production de l'identité : le « territoire national », les « identités urbaines » et les « espaces interculturels ». Ce découpage des espaces de productions de l'identité est en effet susceptible de mettre à jour certains des lieux structurant de l'identité les plus importants. Bien que la vastitude de ces espaces engendre une certaine dilution du propos, on trouve dans chacune des trois sections des contributions très intéressantes. Inscrite dans le territoire de la nation, la question de l'identité est fort bien présentée dans le texte de OUELLET, BEAULIEU et TREMBLAY, portant sur la représentation identitaire québécoise appréhendée à partir du thème du nomadisme dans le « roman de la terre » canadien-français depuis la publication de *La Terre paternelle* en 1846 jusqu'aux productions les plus récentes. La problématique d'ensemble de l'ouvrage y est bien repérable en ce que l'identité canadienne-française est en effet circonscrite en tant que construction arrimée à l'histoire de l'implantation canadienne-française en Amérique, mais aussi en tant qu'incessant travail de réinterprétation des mythes fondateurs du groupe national. De même, l'analyse que Jocelyn LÉTOURNEAU consacre au contenu des manuels d'histoire destinés à l'enseignement au niveau secondaire illustre très bien le clivage qu'introduit la Révolution tranquille dans la représentation identitaire québécoise. Les manuels d'histoire travaillent à la production de l'identité en lien intertextuel avec une représentation plus vaste de l'être-ensemble qui le pose, avant 1960, à l'enseigne de la survivance et, dans les suites de la Révolution tranquille, sous la figure conquérante d'une société pluraliste ouverte au monde et assurée d'elle-même. Cette fidélité à la problématique d'ensemble du livre se retrouve de la même façon dans la contribution de Marie CARANI consacrée à la figure emblématique de Borduas dans l'histoire socio-esthétique du Québec. L'auteure montre de quelle manière des générations successives d'artistes vont investir différemment l'emblématique de Borduas et du *Refus global* de telle manière à la subordonner aux impératifs politico-identitaires parfois contradictoires qui seront les leurs.

La section de l'ouvrage consacrée aux identités urbaines est peut-être la moins bien intégrée au projet d'ensemble. Le thème de la ville ne s'y trouve pas véritablement mis au service d'une réflexion portant sur l'identité. Les quatre contributions qui composent cette section présentent un indéniable intérêt empirique, mais les plus intéressantes d'entre elles (DU BERGER sur l'ethnologie urbaine et MOUSSETTE et AUGER à propos de l'archéologie contextuelle) relèvent de préoccupations archéologiques assez peu sensibles à la question plus large de l'identité.

La dernière partie du livre situe la production de l'identité au sein « d'espaces interculturels ». Ici encore, seulement deux contributions sur un total de quatre sont véritablement fidèles au thème de la section. On retiendra d'abord le texte exemplaire de Laurier TURGEON sur le chaudron de cuivre. Ce dernier, bien au-delà de son immédiate utilité, s'impose, comme le montre l'auteur, en tant qu'objet interculturel articulant les imaginaires amérindien et européen. Non seulement la présentation de l'introduction du chaudron de cuivre en Amérique est-elle passionnante, mais la problématique selon laquelle l'identité se construit dans un rapport à l'autre tissé de déni, d'appropriation, d'interprétation de sa présence et d'investissement du monde de ses objets est défendue jusqu'au bout et sans faillir. Denys DELÂGE propose un texte très intéressant sur les rapports entre Autochtones, Canadiens et Québécois. Si les premières pages sont consacrées aux relations mutuelles et constitutives de l'identité des groupes en présence, la dernière partie du texte s'attaque à la difficile question de l'aménagement politique des relations intergroupes dans le contexte contemporain. On retrouvera avec plaisir l'habituelle lucidité sans compromis de Delâge.

Dans l'ensemble, l'ouvrage souffre, me semble-t-il, d'une définition trop floue du concept d'identité. On aurait sans doute eu avantage à réserver une première contribution consacrée au concept lui-même. Il ne suffit sans doute pas de poser le caractère dialogique et construit des identités collectives pour pouvoir ensuite déconstruire les discours s'y rapportant. Ainsi, la plupart des analyses qui nous sont proposées se limitent à montrer les transformations de tel ou tel aspect du discours identitaire sans vraiment les rapporter aux déterminations dont fait état l'introduction du livre et qui en forme en quelque sorte le cadre théorique. De la même façon, la simple mise en rapport de la production identitaire et des macro-phénomènes que constituent la fragmentation des sociétés actuelles et la mondialisation des marchés ne suffit pas à la saisie des tensions organisatrices des discours identitaires dans les sociétés contemporaines.

Le concept central mieux défini, on aurait dû ensuite inciter les auteurs à inscrire clairement leur contribution dans son orbite. On aurait pu éviter alors un certain éclatement du propos. En effet, la définition sans doute trop lâche de la notion d'identité fait en sorte que plusieurs textes s'affranchissent de la problématique d'ensemble de l'ouvrage présentée en introduction, alors que d'autres ne respectent pas le thème de la section dans laquelle ils s'inscrivent. De même, l'indétermination relative du concept fait en sorte que certains textes auraient pu être localisés ailleurs que dans la section où ils apparaissent.

En somme, même si l'on eût souhaité y lire des analyses plus proches du cadre théorique esquissé dans les premières pages, *Les espaces de l'identité* constitue une introduction très intéressante aux problèmes que soulève la redéfinition de la question de l'identité en termes de construction, de mouvement ou de processus. On ne tiendra pas rigueur aux divers collaborateurs de ne pas toujours parvenir à assumer pleinement, dans les analyses qu'ils proposent, la définition à la fois ambitieuse et inachevée de la notion d'identité qu'ils se sont collectivement donnée. Mieux encore, il faut reconnaître l'intérêt d'un ouvrage qui dégage un nouveau chantier à la réflexion sur la production identitaire, laquelle est devenue essentielle

dans les sociétés complexes marquées tout à la fois par la crise de la représentation du vivre-ensemble, l'hégémonie du marché et l'hybridité identitaire.

Jacques BEAUCHEMIN

*Département de sociologie,  
Université du Québec à Montréal.*

---

André TURMEL (dir.), *Culture, institution et savoir*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, 226 p. (Culture française d'Amérique.)

Alors qu'au Québec les débats politiques et constitutionnels sur la « société distincte » ont mis depuis plusieurs années à l'ordre du jour le questionnement sur les institutions et la culture dans leurs rapports à la durée des collectivités, un peu partout dans le monde l'*institution* redevient un objet central de préoccupation et même de débats passionnés. Cette chaleur frisant quelquefois l'emportement est bien présente dans cet ouvrage collectif dont certains textes (et les interprétations « morales » proposées) en irriteront plusieurs, mais où l'on retrouve aussi quantité de matériaux à partir desquels s'interroger sur la nature et le devenir de l'institution.

Dans son article, le premier de cet ouvrage dont la présentation rappelle tout simplement les très grandes lignes de la problématique du séminaire sans situer véritablement les contributions des uns et des autres, André TURMEL s'en prend d'entrée de jeu à « un certain discours public qui gravite autour de la culture, du savoir et des débats d'idées ». Le concept d'institution y demeurerait « vague et variable » alors que selon lui « Parmi les éléments constitutifs d'une société, les plus marqués sont les institutions » (p. 2). Dans son texte, truffé d'attaques souvent irrespectueuses dirigées contre des intellectuels québécois, l'auteur plaide pour une construction sociologique du concept d'institution qu'il faudrait à tout prix distinguer d'« avec ceux d'établissement et d'organisation ». Le cas de l'université québécoise actuelle sert ici de point d'ancrage à ces efforts de prise de distance par rapport à un « usage courant, journalistique ou doxique » (« un certain discours, y compris sociologique ») décrié. Selon Turmel, ce discours traite des établissements et des organisations universitaires, comme s'il s'agissait d'une « noble institution entre toutes, tournée vers le haut savoir et les autres activités dites supérieures » (p. 4). Plusieurs intellectuels, *certain nommés*, défendraient ce point de vue que TURMEL associe aux « parvenus du discours critique ».

Les trois textes qui suivent traitent également des institutions d'enseignement et de recherche en contextes canadien et québécois. Situants ses propos « dans une perspective qu'André Turmel s'efforce de caricaturer et de ridiculiser », celle d'un « homme de gauche », André SÉGAL, aborde l'université sous l'angle (« braudélien ») du fait structurel de longue durée, le maintien de la structure ne signifiant pas l'absence de tout changement. Ce qui selon lui distinguerait le fait